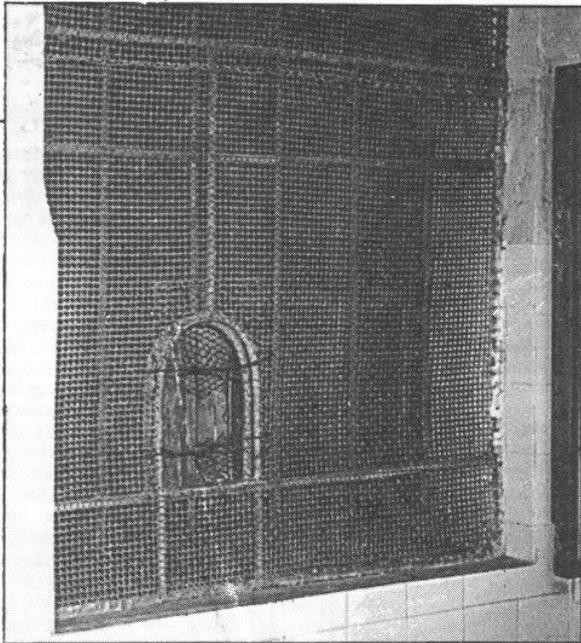


les bahuts du rhumel

ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

"MES" SALLES DE CLASSE



Haut-lieu "gastronomique" du lycée de garçons, ce petit guichet bardé de grillage métallique ! Comment ne pas le reconnaître au premier coup d'œil, lui devant lequel des grappes humaines s'amassaient en se bousculant, à chaque récréation ? C'est par là que passaient (dans un sens) les francs, les deux francs, voire les cent sous, (dans l'autre sens) les croissants, les brioches, les petits pains au chocolat et autres pâtisseries négociées par le concierge Orsini à chevelure de cuivre et fléchissante claudication. A-t-il, aujourd'hui, autant de succès que "de notre temps", ce judas du "petit creux de dix heures" ?

Comme je les retrouve distinctement dans ma mémoire les salles de classes où, de la sixième à la première, j'ai appris le latin et avancé dans la maîtrise du français sous la férule - très métaphorique - d'enseignants qu'on ne qualifiait pas encore de "professeur principaux" !

Ces lieux, dispersés à travers le lycée, et qui nécessitaient à chaque rentrée une nouvelle adaptation, comme ils ont marqué les étapes d'un parcours qui nous remplissait de fierté mais aussi d'inquiétude, celui qui nous acheminait vers ce qu'on appelait alors le "premier bac" !

Perchée au deuxième étage du petit lycée, au bout de la galerie qui dominait la rue de

France et la cour de gymnastique, voici notre classe de sixième - paisible domaine de M. Véga-Ritter.

Je la retrouve toute pimpante, avec son mobilier neuf, bien éclairée par le soleil couchant.

Je revois en particulier le grand tableau noir qui s'est fixé à tout jamais dans ma mémoire depuis cette composition trimestrielle en... composition française où notre professeur, de son écriture soignée, avait tracé à la craie, en les distinguant par un chiffre, les trois parties qu'il nous demandait de développer successivement dans le sujet.

Je ne me rappelle plus ce sujet, mais je me rappelle ma méprise, ayant cru qu'il s'agissait de trois sujets au choix. Je n'en développai donc qu'un, le premier, je crois.

Au lieu de la catastrophe à laquelle je m'attendais après l'épreuve, une fois tiré de mon erreur, je dus à l'indulgence de notre maître d'avoir une note convenable ! C'est que M. Véga-Ritter était un être pétri de courtoisie et d'amabilité. Je garde de sa classe l'image d'un rayonnement généreux qui m'a ouvert la porte du bonheur d'étudier.

Il fallait descendre un étage, toujours dans le petit lycée, pour nous trouver dans la cinquième de M. Darolle. Elle était en haut de l'escalier, au début de la galerie de la permanence.

C'était une salle spacieuse et assez claire, quoique orientée au nord, et notre professeur aimait à s'y promener de long en large pendant les dictées, laissant sur son passage un relent de tabac.

A cette classe sont associés dans mon esprit, outre les coloriages dont s'agrémentaient nos analyses logiques, les mouvements d'humeur sans méchanceté contre ceux d'entre nous auxquels M. Darolle appliquait l'évangélique *Beati pauperes spiritu* !

Avec la quatrième, nous pénétrions dans le grand lycée !

La classe de M. Dufour était dans le bâtiment qui faisait la séparation. Salle spa-

● Suite pages centrales

ON NE PERDAIT PAS SON TEMPS AU LYCÉE

Je n'ai pas été toujours très heureux sur les bancs du lycée de Constantine, ni ultérieurement en poursuivant mes études. Les matières enseignées me paraissaient souvent pleines de détails dénués d'intérêt du point de vue pratique, comme du point de vue de la simple curiosité intellectuelle.

Mais, au terme d'une vie professionnelle fertile en bouleversements, je ressens une immense reconnaissance pour mes professeurs. Grâce à eux, j'ai pu m'adapter aux circonstances les plus diverses.

C'est lors de mon séjour au Canada, en particulier, que j'ai pu mesurer la valeur de l'enseignement français.

Ce séjour, de 1957 à 1960 fut, dans ma vie, un épisode inattendu.

Diplômé de l'institut agronomique de Paris, j'étais entré en 1947, au service de la Compagnie Algérienne qui, en 1950, m'envoya comme directeur d'une filiale, les Fermes du Chélif, à Orléansville.

Le hasard a voulu que la plus grande partie du domaine de cette société fût située sur la voie de passage de la rébellion algérienne entre les monts de Ténès et l'Ouarsenis.

Après l'assassinat d'agriculteurs français pendant l'été 1956, des Algériens m'avertirent, le mois de novembre suivant, que je subirai le même sort ! Mais ce n'est finalement qu'en mars 1957

que je me suis résigné à quitter Orléansville.

Ayant cultivé des agrumes et du coton pendant sept ans, je souhaitais continuer à exercer cette activité. Mais où pouvais-je le faire ailleurs qu'aux Etats-Unis ?

On me conseilla d'aller d'abord au Canada. De là, j'obtiendrais plus facilement un visa et une autorisation de séjour pour les Etats-Unis.

C'est ainsi qu'au début du mois de mai 1957 je me suis trouvé à Montréal avec, en poche, une lettre de recommandation pour le directeur général du Crédit Foncier franco-canadien.

Celui-ci me proposa de travailler trois semaines dans les bureaux de Montréal avec promesse que, si je pouvais me mettre au courant des méthodes utilisées

par cet établissement, je serais embauché comme comptable à l'agence de Régina (Saskatchewan).

Dix jours plus tard, je partais en voiture pour Régina en compagnie de deux Canadiens français.

Ceux-ci ne prirent pas la route directe à travers le Canada car c'était à l'époque une simple piste. Ils décidèrent de passer par Chicago et Minneapolis.

Comme partout, la vitesse permise était limitée à 60 milles à l'heure (96 km/h) et que les Canadiens n'étaient pas assez *risqueux* pour enfreindre les règlements, le voyage dura trois jours.

J'eus donc le temps de me familiariser avec l'accent Canadien et avec des mots ou expres-

● Suite pages centrales

UTILE PRÉCISION

ANCIENS DES LYCÉES DE CONSTANTINE... Quand vous n'employez pas ces cinq mots (faciles à retenir), et eux seuls, pour rédiger vos chèques de cotisation annuelle à l'intention de notre trésorier Louis Cartoux, sachez que vous l'exposez à mille et une tracasseries administratives de la banque. Pour plus de précision, reportez-vous aux lettres blanches sur fond noir, dans le bandeau qui souligne le titre « Les Bahuts du Rhumel », en tête de la "une" de notre bulletin. Souvenez-vous, aussi, que la cotisation est toujours de 100 francs par an, à acquitter (de préférence) dès le mois de janvier. Merci !

ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

FRAGRANCES ET MATH' MATIQUES

Chacun sait que, selon un théorème d'arithmétique bien connu, un produit ne change pas si l'on intervertit l'ordre des facteurs.

M. Senkelsen avait une manière très personnelle d'en illustrer la démonstration.

Il racontait, pour cela, l'histoire d'un vieux professeur de mathématiques qui, à sa retraite, s'était installé dans une des maisons d'un petit village.

En ces temps anciens, le service public n'était pas ce qu'il est devenu de nos jours : aussi, le courrier était-il distribué biquotidiennement, la fonction étant partagée entre deux facteurs dont l'un faisait la tournée du matin et l'autre celle du soir.

Cependant, cela n'allait pas pour le mieux...

Alerté par une odeur incongrue en ces lieux agrestes, le vieux professeur finit par surprendre, derrière la haie de son jardin, le facteur du matin... pantalon sur les talons, occupé à faire ce qu'il aurait dû accomplir chez lui.

Il s'en plaignit, le soir, auprès du receveur des Postes, un vieil ami avec lequel il faisait sa partie de cartes quotidienne, au café du coin.

Le receveur proposa immédiatement une solution : il suffisait de confier la tournée du matin au facteur de l'après-midi et vice versa.

Ce qui fut fait...

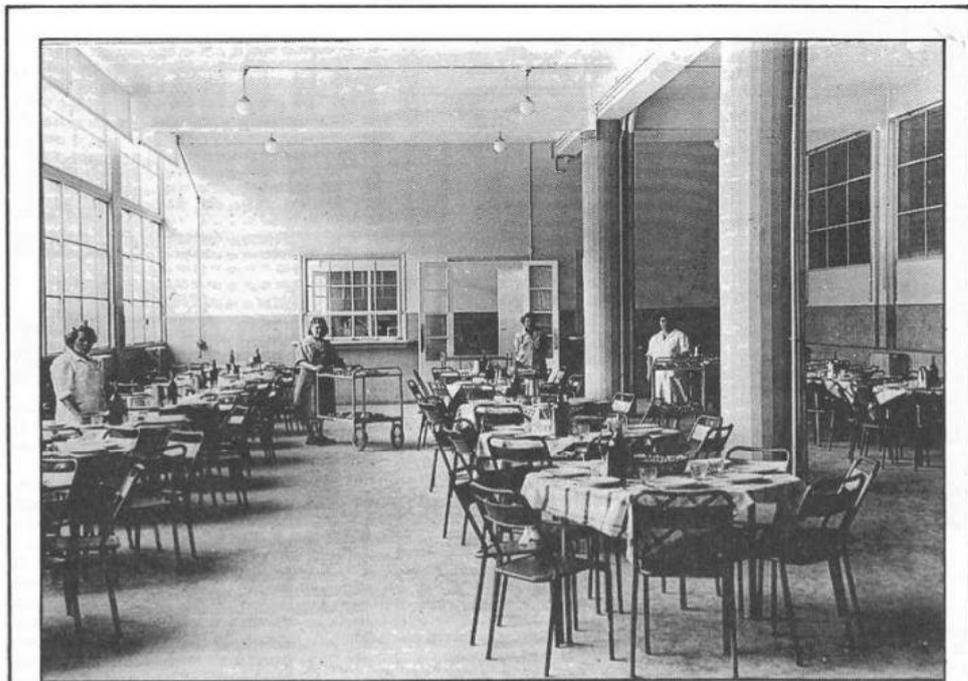
Las ! notre vieux professeur déchantait rapidement : l'autre facteur s'isola, lui aussi, derrière la haie, pour les mêmes raisons que son collègue.

Ainsi, cet infortuné professeur de mathématiques (M. Senkelsen prononçait "math' matiques") put-il vérifier, une fois de plus, que le produit ne change pas lorsqu'on intervertit l'ordre des facteurs...

Cette histoire, qui faisait traditionnellement partie du cours de mathématiques - puisqu'elle était racontée chaque année - se concluait par un grand éclat de rire auquel nous répondions sans retenue.

C. LEMMERY

● Nous sommes heureux de pousser un triple "hourra"... double, pour acclamer nos camarades Georges Barkatz et Paul Benquet qui - en ce début d'année - ont été élevés au grade d'officier de la Légion d'honneur.



1952. Au lycée Laveran du Coudiat - tout neuf - sous le signe du "new look gastronomique", voici le réfectoire... pardon ! la salle à manger. Internes et demi-pensionnaires s'y installaient à des tables de huit sur lesquelles - outre le panier du pain - l'intendance n'hésitait pas à faire figurer des bouteilles de vin...

ON NE PERDAIT PAS SON TEMPS AU LYCÉE

● Suite de la page 1

sions non utilisés en France : je passais la carte quand on me demandait la *mappe* ; je savais que tel homme politique avait perdu sa popularité dès l'instant que ses *ralliements* (meetings) n'attiraient plus personne...

Je connaissais, pour toutes les marques, le prix des *chars usés* (les voitures d'occasion, en anglais "used cars") ; et, enfin, j'avais noté les *appointements* que nous devions avoir à Régina (car, sous l'influence de l'anglais, le *rendez-vous* n'est plus qu'une rencontre entre amoureux !)

Bref, j'étais si bien "canadienisé" qu'au cours d'un de ces *appointements*, je pus venir au secours d'une jeune française, arrivée directement de Paris en pays anglophone, à laquelle un de mes compagnons de voyage avait demandé : "Est-ce que vous *chauffez* ?" et que je tirai d'embaras simplement en reformulant la question : "Est-ce que vous conduisez ?"

Une dizaine de jours après mon arrivée à Régina, il fallut envoyer à Montréal un *mémo* de quelques lignes.

Mes connaissances en anglais étant toutes fraîches, je demandai à l'employée qui m'assistait - anglophone très discrète - de le rédiger.

Las ! si belle parieuse qu'elle fût, Mrs. H. ignorait la grammaire : sa phrase était boiteuse ! Ou était donc le sujet ?

En pleine perplexité, comme par un déclic, mon imagination me transporta dans la classe de

quatrième, houleuse ou bruisante, de M. Dufour.

Vraiment, je n'avais pas perdu mon temps à faire, sous sa direction, des analyses grammaticales et logiques.

En allant suivre des cours d'anglais au lycée de Régina, je découvris, dans les casiers des tables que j'occupais, des devoirs d'élèves de terminale...

Ils étaient tous d'un niveau déplorable ! On faisait beaucoup mieux à Constantine !

Et que dire de notre enseignante, au demeurant fort dévouée puisqu'elle consacrait une partie de ses soirées à instruire des étrangers !

Ayant répondu *id est et exempli gratia* à la question : "Que signifient les abréviations i.e. et e.g. ?" ma copie revint avec d'énormes points d'interrogation au crayon rouge devant ces expressions latines.

Il suffisait pourtant de consulter le Webster's Collegiate Dictionary pour s'assurer de l'exactitude de mes réponses.

Mais la correctrice, elle, s'attendait à trouver dans mon devoir

l'explication EN ANGLAIS de ces abréviations : pour "e. g.", "for example" ; et pour "i. e.", "that is (to say)", "in other words".

Manifestement, les expressions latines lui étaient inconnues.

Cependant, si cette expérience m'a fait mesurer la valeur de la formation que nous avions reçue au lycée de Constantine, je ne voudrais pas - pour avoir rapporté quelques idiotismes curieux - donner l'impression de dénigrer les Canadiens français.

Ils ont eu vraiment beaucoup de mérite à conserver leur langue car elle leur a demandé de gros sacrifices sur le plan économique. Leur français - mis à part certains mots ou expressions - est aussi bon que le nôtre.

Mais, comme le français a peu de poids dans cet océan anglophone, tous les immigrants, même les Italiens, deviennent anglophones si bien que les Québécois craignent de se retrouver minoritaires dans leur propre province.

Lors de mon séjour à Montréal, c'était là le principal argument des indépendantistes.

Charles CARMAGNOL

La classe de première, en 1935-36, dans l'angle de la cour situé juste au dessous de la classe de M. Loichot. De haut en bas et de gauche à droite : Carbonnel, Miallon, Nessler, Barrot, Caniot ; puis Gauci, Gazzeri, Lucchi, Gratecos, Adida (?), Martin, Fouque ; puis Roger Guedj, Pasqué, Sportisse, Adda, Fèvre, Messerschmidt, Biesso, Gylphé ; puis Romani, Chazerans, Chabriet, Hannoun, M. Loichot, Jamon, Braun, Masselot, Imhoff et Favart.

"MES" SALLES DE CLASSE

● Suite de la page 1

cieuse où devait s'entasser une cinquantaine de garnements décidés à mener la vie dure à cet agrégé que ses malheurs privés avaient amené à une perte totale d'autorité !

Avec son allure bedonnante, son regard terne derrière son lorgnon, ses vêtements souvent douteux, l'image que j'ai gardée de lui se confond avec celle du professeur Unrath dans l'Ange bleu !

Son fils était dans notre classe ; et il ne donnait pas sa part au chat quand il y avait chahut : d'où des algarades paternelles qui ne devaient pas manquer de pathétique, mais qui, dans notre âge sans pitié, augmentaient plutôt notre hilarité.

Heureusement, sec et sévère, le censeur Lanfranchi, dont le bureau jouxtait notre salle, surveillait par le judas qu'il avait fait ouvrir. Souvent, sa mince silhouette s'encadrait dans l'embrasement de la porte, cependant que son index se pointait vers le coupable et le contraignait à sortir. Il s'ensuivait une accalmie, qui permettait à la classe de reprendre un cours normal - mais avant de nouveaux tumultes !

La troisième de M. Vuillermet nous confinait à l'une des extrémités du lycée, au second étage, face aux gorges

du Rhumel et, plus lointainement, face à l'hôpital : elle était spacieuse et bien aérée, libre de tout espionnage de l'administration !

C'est que M. Vuillermet, malgré sa petite taille, ses disgrâces physiques, sa barbe de faune, tenait ses élèves d'une poigne de fer ! Son regard acéré figeait d'avance toute velléité de murmure.

Il ne quittait jamais son pupitre du haut duquel s'exerçait sa sévérité intransigeante et équitabile.

Il avait ses manies, ses marottes comme son "c'était un chat vivant !" qu'il assénait de sa voix tonitruante sur les massacreurs de vers, ceux qui, dans la diction, ne savaient pas lier intelligemment les groupes de mots ("C'était un chat/vivant comme un dévot ermite").

Il avait horreur aussi de ces frémissements d'impatience qui montaient du fond aux approches de la fin du cours.

Il se redressait alors, et martelant son bureau, criait en désignant le coupable : " Il fait ses malles, celui-là ! "

Il lui arrivait même de se précipiter vers l'impatient, de saisir sa serviette et d'en secouer le contenu devant toute la classe médusée !

Un calme glacial était vite rétabli, jusqu'au moment où retentissait la sonnerie, et où nous pouvions dévaler de cet

empyrée, non sans lancer, quand nous étions hors de portée de ses oreilles, de vengeurs " Barbe-à-poux " !

Notre classe de seconde, avec M. Canazzi, nous ramenait près de la cour, au premier étage. Le local donnait sur le nord, et les fenêtres, je crois, n'étaient jamais ouvertes.

Brillant et mondain, notre professeur faisait passer sur notre espace scolaire un peu de l'air de la ville.

Il nous faisait des confidences, il nous annonça la conférence qu'il devait faire au théâtre municipal sur Baudelaire et à laquelle quelques-uns d'entre nous purent assister, tout fiers d'entendre leur maître s'exprimer en un endroit inhabituel.

On a peine à croire aujourd'hui qu'il y avait quelque hardiesse, en 1935, à choisir pareil sujet !

Peu conventionnels, l'enseignement et la manière d'être de M. Canazzi contribuaient à nous faire découvrir le monde au-delà des livres.

Pour accéder à la classe de première, il fallait prendre la galerie perpendiculaire ; nous revenions près de notre salle de quatrième, dans les parages du bureau du surveillant général.

Cette salle était, d'après mon souvenir, étroite et encombrée.

Notre professeur M. Loichot ne bougeait pas de son bureau, gêné qu'il était par l'exiguïté du local comme par sa propre claudication.

Son enseignement, comme on pouvait l'attendre dans une classe de préparation au bac, était net, consciencieux, efficace quoique ses tâches personnelles fussent accrues du fait qu'il se préparait lui-même à l'agrégation.

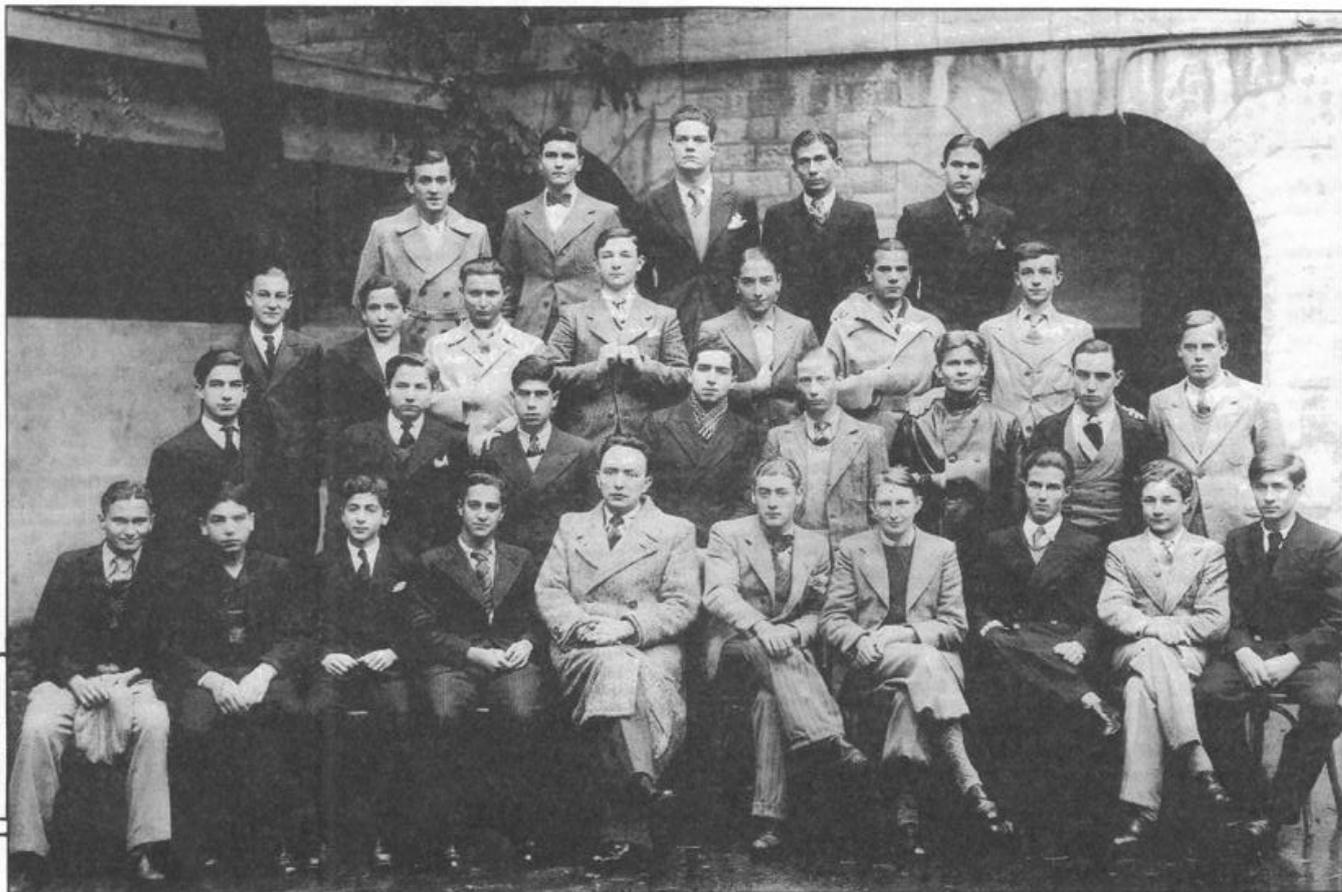
C'est là que, pour la première fois, à l'occasion d'une composition trimestrielle de version latine, j'inaugurai le dictionnaire Gaffiot - dont j'avais fait l'acquisition sur le conseil de M. Loichot : il était alors dans toute sa nouveauté, venant de paraître.

Je ressens encore l'émerveillement dont j'étais saisi devant sa modernité, ses illustrations, ses cartes et ses dessins, tout ce matériel iconographique qui nous rend si proche et si vivant le monde de l'Antiquité.

Depuis, cet ouvrage n'a pas cessé de m'accompagner dans mes études, où que je sois allé.

Et quand je le consulte aujourd'hui, il m'arrive encore de voir resurgir l'image du maître qui m'en avait signalé l'existence, et celle aussi de cette salle sombre, coincée entre les fonds de deux cours, sans grande aération, où il m'avait fait bénéficier de son savoir et de ses conseils.

René BRAUN



La classe de première, en 1935-36, dans l'angle de la cour situé juste au dessous de la classe de M. Loichot. De haut en bas et de gauche à droite : Carbonnel, Miallon, Nessler, Barrot, Caniot ; puis Gauci, Gazzari, Lucchi, Gratecos, Adida (?), Martin, Fouque ; puis Roger Guedj, Pasqué, Sportisse, Adda, Fèvre, Messerschmidt, Biesse, Gylphé ; puis Romani, Chazerans, Chabriat, Hannoun, M. Loichot, Jamon, Braun, Masselot, Imhoff et Favart.



Cette porte vous est-elle restée en mémoire, anciens du lycée de garçons de Constantine ? Non, ce n'était pas celle que surmontait - côté Rhumel - l'inscription " Collège communal " ! Encore moins celle - pourvue de nobles escaliers - par laquelle avait accès le seul corps professoral. Elle accueillait - rue Grand - les petits écoliers des classes primaires, et portait l'inscription (qui devrait s'y trouver toujours) " Petit Lycée ".

LE PETIT DOMPTEUR DE TROISIÈME A

Lorsque j'évoque M. Vuillermet, notre professeur de latin-français en 3^e A, je ne sais vraiment plus si l'image que me restitue ma mémoire est celle de notre vieux maître ou celle de Toulouse-Lautrec, tant, pour moi, ces deux hommes sont physiquement proches.

La comparaison ne va pas au delà, car l'aristocrate dévoyé, devenu le joyeux peintre coqueluche de Paris, n'avait évidemment rien de comparable avec notre professeur de lettres, soucieux de respectabilité et de conscience professionnelle ; sans doute, pour notre avenir, valait-il mieux ainsi.

Face à un public juvénile et impitoyable, M. Vuillermet aurait pu être ridiculisé, moqué et chahuté. Ce n'était pas le cas.

Malgré sa petite taille et sa bosse disgracieuse, il prenait de la hauteur dans sa redingote noire d'où sortait un long col de celluloid de type 1900. Ce tuyau blanc obligeait son menton et sa barbiche à prendre plus d'altitude.

Du haut de sa chaire et au travers de son lorgnon, il promenait le regard dominateur d'un homme, sans doute inquiet, mais décidé à ne pas être dévoré ni même lacéré par ses fauves. Il les savait à l'affût de l'inattention ou de l'erreur, mais il ignorait qu'ils étaient, aussi, fascinés par les guêtres grises soigneusement boutonnées sur les bottines noires du frêle dompteur.

Notre cage - pardon ! - notre classe était située au deuxième étage, dans l'angle nord-est du bahut. Elle



ressemblait à un large couloir dont le Maître occupait un bout, tandis que les élèves, à ses pieds, se répartissaient en deux rangées de tables, séparées par une allée volontiers empruntée par le Maître lorsqu'il subodorait que quelque complot se tramait dans le fond.

Le rang de tables le plus convoité (et donc le plus occupé) était celui côté fenêtre.

En effet, de là, nous pouvions admirer, au delà de notre pont suspendu (où les compagnies de tirailleurs ou de zouaves étaient tenus d'abandonner le pas cadencé) la pinède ensoleillée servant d'écran à l'hôpital et au monument aux Morts couronné par cette victoire ailée, reproduction géante de la petite statue de bronze découverte lors des fouilles de la Kasba (1) ; nous ne savions pas, alors, qu'elle serait appelée à conduire à la victoire ceux de la 3^e D.I.A., en Tunisie, en Italie, en France et en Allemagne.

De ce promontoire baigné de soleil, nos regards pouvaient alors plonger brutalement dans le gouffre des gorges, sans en atteindre le fond.

L'autre rang d'élèves, moins bien loti, n'avait qu'un mur gris, sale et écaillé où reposer les regards.

Au fond de la classe, sur la même rangée, se trouvaient deux copains séparés par l'allée : Desaix côté fenêtre, Benquet côté mur. Ces deux camarades si peu semblables et si complémentaires n'entendaient pas mettre leur joie de vivre sous le boisseau, même avec M. Vuillermet et sa férule.

Comment arrivèrent-ils à leurs fins ?

Ça - dirait Kipling - c'est une autre histoire... à suivre dans un prochain numéro.

Guy CANIOT.

1. - J'en possède le moulage parfait. Où est le moule ayant servi aux reproductions ? Ma statuette peut-elle être reproducible ?

L'ALERTE AÉRIENNE

J'étais de service, ce dimanche du mois de novembre 1942, sous les ordres du surveillant général, Monsieur Plazy.

L'atmosphère constantinoise était lourde et crispée malgré la chaleur et le soleil...

Les Alliés venaient de débarquer, les premières escadrilles américaines survolaient notre région pour frapper les troupes italiennes et allemandes en Tunisie.

J'ai reçu l'ordre de conduire la promenade des élèves - punis ou sans correspondant qui passaient le dimanche au lycée - sur le boulevard de l'Abîme, pour bénéficier, le cas échéant, de l'abri du tunnel.

Aux environs de 16 heures, je ramenaient ma petite troupe vers le lycée, quand le bruit d'un avion nous alerta.

Nous vîmes un Messerschmidt 110, bombardier léger, volant au ralenti. Il se présenta à l'entrée des gorges du Rhumel, volant à notre hauteur, et nous avons pu observer parfaitement les deux hommes d'équipage dans leur cabine vitrée.

D'un petit coup de manche, l'avion escamota le pont, décrivit une courbe pour épouser le contour des gorges et disparut vers le pont de Sidi Rached.

Nous rentrâmes au bahut, et, vers 18 h 30, alors que je surveillais l'étude, les sirènes municipales se mirent à hurler lon-

guement, semant quelque effroi dans la population.

Je vis alors notre bon " Jujube " arriver et me donner ses instructions : je devais faire descendre tous les élèves au sous-sol, dans les caves (sèches et en excellent état) pour y attendre la fin de l'alerte, pendant qu'il remontait chez lui avant d'en revenir.

" Le brave homme, pensai-je, il va chercher son épouse pour la mettre à l'abri ".

En effet, quelques minutes plus tard, je vis notre surveillant général arriver, tout essoufflé... mais seul - portant un gros classeur de cuir contenant sa collection de timbres.

Quant à Madame Plazy, elle était restée confortablement chez elle, au dernier étage de l'immeuble.

Quelques jours plus tard, nous devions apprendre que le Messerschmidt - qui apparemment, faisait plutôt du " tourisme " - avait lâché ses deux bombes sur une maisonnette désaffectée des C.F.A., non loin de la ferme de notre ami Albert Girard, située à Chabet-Ressas.

Constantine venait - je crois - de vivre sa seule alerte aérienne (donnée avec seulement plus de deux heures de retard) de toute la guerre.

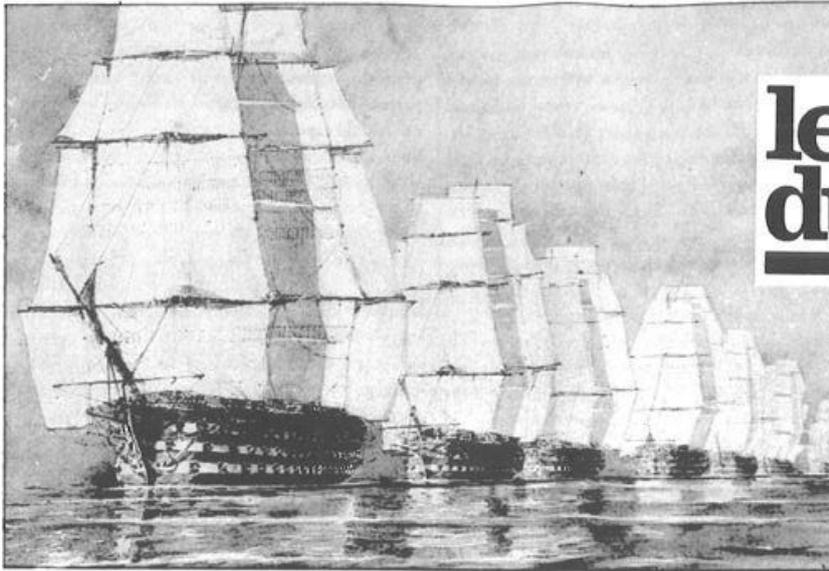
Pierre-Guy ROCHU

les bahuts du rhumel

- Michel Sadeler
Le Chenonceaux III
boulevard de Paris
83200 Toulon
Tél. 94.24.39.12.
- Jean Benoit
440, route de Vulmix (A 36)
73700 Bourg-Saint-Maurice
Tél. 79.07.29.31.
- TRÉSORIER :
Louis Cartoux
190, avenue Marc-Sangnier
83110 Sanary-sur-Mer.

L'ÉDITEUR - 79 07 05 33

LE CONSTITUTIONNEL



les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCÉES DE CONSTANTINE



CAP SUR ALGER TOUTES VOILES DEHORS !

DEPUIS deux jours, nous avons quitté la belle rade de Palma et les plaisirs ardents de cette petite capitale de Majorque ; nous étions, le 12 juin au soir, courant au nord, et nous désespérant de ces éternelles contre-marches qui nous éloignaient sans cesse du point où nous avions tant le désir d'arriver. Ce qui nous chagrinnait surtout, c'est que le matin à huit heures nous avions aperçu dans la brume, à l'horizon, la terre d'Afrique, ou du moins nous avions cru l'apercevoir.

Notre impatience est bien facile à comprendre ; elle voulait impérieusement être satisfaite, et cela depuis si long-temps qu'elle accusait des retards que nous éprouvions, le général en chef, l'amiral, le ministère, tout le monde ; toute la nature aussi, le vent, la mer et la brume. Nous étions injustes. La brume, la mer, le vent, ne nous avaient guère contrariés depuis notre départ des Baléares ; une brise un peu vive nous avait forcés à prendre des ris, mais c'était tout ; et quant aux chefs de l'expédition, ils s'ennuyaient autant que nous de cette longue préface au drame dont le dénouement était attendu de l'Europe entière. M. de Bourmont tourmentait l'amiral ; M. Duperré enrageait, grondait ; et était contraint de plier sa volonté à des circonstances qu'il ne pouvait pas maîtriser, et dont personne n'était bon juge que lui, sur qui pesait une immense responsabilité ; le ministère était sans doute plus tourmenté encore, car il n'avait pas de nouvelles de la flotte ; il craignait les récidives, et se repentait peut-être de s'être jeté dans une aventure qui, par son insuccès, pouvait perdre des combinaisons futures, bien chères, bâties sur une bonne chance.

À sept heures et demie, l'amiral signala un ordre qui nous fit bondir de joie. Il enjoignait à l'escadre et au convoi de virer de bord à neuf heures, c'est-à-dire de reprendre la route que nous avions quittée le matin si fort contre notre gré. Nous calculâmes que le vent continuant à souffler de l'est, et avec la même force, nous devions être le lendemain, à la pointe du jour, en vue d'Alger. Allons, encore une nuit ! mais demain, demain nous toucherons la terre de

promission ! Nous nous la faisons si séduisante, si glorieuse, dans les rêveries dorées qui nous consolait de temps en temps de nos chagrins, cette côte barbare où la puissance de Charles-Quint et celle de Louis XIV étaient venues comme échouer ! Oh ! dans ce moment, quand nous eûmes bien lu au livre de la tactique navale ce que voulaient dire les deux pavillons et la flamme combinés qui montaient à l'extrémité du grand mât du vaisseau *la Provence*, et que les bâtiments répéteurs, espèces de télégraphes apostés au milieu des groupes de la flotte pour redire toutes les paroles de l'amiral, se hâtaient à l'envi de nous montrer ; dans ce moment, l'Afrique brilla pour nous de toute sa poésie. Il est donc vrai qu'enfin nous mettrons le pied sur ces bords où les Romains vinrent chercher Carthage, où Doria et Duquesne vinrent combattre les dominateurs des descendants de ces fiers Numides qu'il fallut tant de temps pour réduire ! C'était notre expédition d'Égypte, à nous jeunes gens qui avions lu avec tant d'émotion l'histoire merveilleuse de la campagne de 1798, et qui nous étions habitués à regarder avec respect dans le monde les hommes qui avaient coopéré à cette gigantesque entreprise. Peut-être un jour nous regardera-t-on aussi avec respect et curiosité ? nous disions-nous. Pauvres enfants que nous étions, qui nous repaissions d'illusions vaniteuses et ne nous doutions pas qu'une guerre de trois jours, une guerre de rues, une guerre faite avec des pavés par quelques braves citoyens contre une armée belle et courageuse, accaparerait toute la gloire, toute la renommée, et que celui qu'on regarderait un jour, ce serait le héros de juillet, et non l'aventureux soldat de juin ! Paris et sa révolution terrible, qui allait retentir si loin et ébranler le monde pour si long-temps, devaient effacer Alger et ses nombreux périls ; nous étions loin de le pressentir ! Cette idée, si elle était venue à quelqu'un de nous par un talent fatal de divination, combien elle nous aurait découragés ! Mais pour nous, comme pour ceux qui l'ont faite, cette révolution était une chose imprévisible, et, il faut le dire, un fait impossible : il s'est réalisé pourtant, et Alger, qu'on n'avait

pu prendre encore, a été pris. Deux grandes choses en un mois ! deux grandes choses un peu trop oubliées !

On nous avait parlé à Palma de nombreuses bandes de chameaux que les Arabes devaient lancer sur nos bataillons carrés, comme on lançait des éléphants armés de faux dans les guerres de Darius et d'Alexandre ; la pensée de ce spectacle nous plaisait, c'était quelque chose de nouveau, quelque chose que nos devanciers de l'expédition d'Égypte n'avaient pas vu. Nous aurons donc cela de plus à craindre, à vaincre, à peindre et à raconter ! Les chameaux étaient un épisode très pittoresque de la campagne pour les artistes qui allaient là chercher de quoi réveiller le goût blasé des amateurs ; pour moi, c'était le complément nécessaire des détails poétiques de toute narration d'une excursion militaire faite à la côte d'Afrique ; pour nos soldats, c'était bien autre chose ! il n'y en avait pas un qui n'eût le projet



Hussein Pacha, dey d'Alger

de ramener son chameau en France; et puis, quand il y a du chameau, on peut faire fi du bouf! Rien n'est bon comme le chameau! Quel plaisir de pouvoir dire en revenant dans son village: « Vous autres pékins, vous mangez du mouton, de la vache et même du bouf; mais du chameau, on vous en souhaite! Moi, qui vous parle, j'ai mangé du chameau en Alger. »

Les bâtimens du convoi (et j'étais sur un navire de cette division pesante, roulage accéléré de la flotte qui allait sur la Méditerranée à peu près aussi vite que l'autre va par nos routes), les bâtimens du convoi avaient été avertis par l'amiral de se tenir ralliés près de l'escadre, parce qu'on disait que deux corsaires algériens, deux voltigeurs de la mer, esprits méchants qui devaient se déguiser pour nous tromper, affecteraient la forme et l'allure marchandes, puis démasqueraient leurs batteries; et tomberaient au milieu de nous les serres ouvertes comme des vautours dans une volée d'oisillons. « Décidez-vous, nous avait-on dit; quand ils sont partis, les deux forbans, ils étaient peints en noir d'un côté, et de l'autre ils avaient une raie jaune :

Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque

Cependant il pourrait se faire qu'ils se transformassent, et que ce signalement ne leur convînt point du tout le jour où vous les rencontrerez. Ne vous laissez point tromper par des apparences pacifiques; ils porteront peut-être la flamme blanche au grand mâ, comme de loyaux bâtimens français, mais ce serait une ruse diabolique; prenez donc garde à vous. » Quelques capitaines de ces bons Napolitains, qui naviguaient assez mal en convoi parce qu'ils avaient toujours peur d'aborder autrui, ou de se faire aborder, et qui, pour cette raison, restaient toujours derrière ou sous le vent, firent un effort pendant les quatre derniers jours de notre traversée. On les vit prendre leur poste, et le tenir passablement: la crainte opéra un miracle. Mais de pirates point à la mer; pas plus que de chameaux sur le rivage: accessoires qui m'ont bien manqué, je vous assure, à moi, qui avais cru bonnement aux corsaires noirs écumant le convoi, et aux chameaux par milliers venant comme des furieux, au grand galop, braver les baïonnettes, et faire serpenter leurs longs cous sur les pompons de nos grenadiers! J'ai eu bien des

désenchantemens dans ma vie, mais peu d'aussi désagréables que celui-là. Au lieu des phalanges de quadrupèdes bossus qu'on m'avait promises, j'ai vu, je crois, deux ou trois chamelles fatiguées, pelées, ruminant très pacifiquement, peut-être fautes de pouvoir brouter, car l'herbe était là fort rare: quant aux fantastiques navires d'Alger, je n'ai pas aperçu la mâture ou la girouette de l'un d'eux. J'en ai voulu beaucoup pour cela à M. de Bourmont; je n'aime pas les fausses joies. Du reste, les chameaux et les corsaires nous avaient été jetés peut-être comme sujet de conversation, et pour nous faire prendre patience. Bonaparte n'avait pas songé à ces dérivatifs pour la mauvaise humeur d'une armée; c'était une autre pâture qu'il avait donnée à l'esprit des soldats dans ses admirables proclamations. Il leur parlait du génie de la liberté! Il est vrai que M. de Bourmont, qui devait avoir le pressentiment des ordonnances de Charles X, ne pouvait guère nous parler du génie de la liberté: décidément il eut raison d'inventer les deux forbans et les cent mille chameaux....

Mais je cause, et neuf heures sonnent à toutes les cloches des bâtimens. Les fanaux qui annoncent l'exécution du virement de bord prescrit par l'amiral, se hissent à la tête des mâts du vaisseau de M. Duperré; bientôt tous les navires seront couverts de feux.... Le beau coup d'œil! L'admirable chose qu'une flotte ainsi illuminée! Le ciel est noir, le vent souffle avec assez de force, la mer soulevée bat de ses lames dures les flancs de notre brig, qu'elles couvrent d'écume; on entend de loin, dans les porte-voix, des commandemens brefs, énergiques, qui se mêlent aux clameurs sourdes et monotones des vagues brisées, et luttent contre les accens aigus de la lame; autour de nous se croisent et résonnent, mais affaiblis par d'autres bruits, des mots italiens et grecs, des syllabes catalanes et provençales, car nous sommes au milieu du convoi, dont les capitaines sont venus de tous les ports de la Méditerranée. Cette confusion de langues qui nous arrivent par monosyllabes, à travers les gémissemens de l'orage, est pleine de charme et de terreur tout à la fois! La scène est grave: je suis sûr qu'en ce moment, entre les passagers que la curiosité de ce spectacle nocturne a montés sur les ponts des bâtimens, il n'y aura pas de paroles inutiles d'échangées. Dans l'éloignement, tous les navires, dont on n'aperçoit que les fanaux agités, semblent prossés les uns sur les autres, brouillés, mêlés, confondus; on a peine à s'imaginer, quand on ne connaît pas bien les ressources de l'art, comment de tout ce désordre apparent sortira un ordre quelconque; on craint des malheurs, des chocs de

navires, des avaries qui mettent en péril quelques existences d'hommes, ou quelques parties du matériel. Le moment est solennel, je vous jure; il me serre le cœur, il me jette dans d'étranges angoisses, il me donne un plaisir que je ne peux pas plus définir que l'appréhension pénible où je suis. Cependant, la manœuvre générale s'exécute sans difficultés; nous voyons partout l'évolution se faire à merveille; personne ne fait de signaux pour avertir d'un accident; nous regardons à l'horizon comme plus près de nous, nous écoutons: rien, ni un coup de canon, ni une soudaine augmentation de fanaux, ni une fusée poussant en l'air son ellipse enflammée. Quant à notre *Federico*, joli petit brig palermitain, qui porte sur sa poupe les trois jambes d'or attachées à un centre commun, emblème singulier de la Sicile, qui devrait être représentée par trois têtes, à cause des trois caps d'où elle a pris son nom de *Trinacria*, notre *Federico* a bien vite effectué son virement. Il obéit comme un bâtiment de guerre; c'est qu'il est fin, lesté, sensible au mouvement de son gouvernail ou au moindre effort de ses voiles; c'est que son capitaine, l'espagnol-italien Llambi, sait jouer de lui mieux encore qu'il ne joue de sa guitare; c'est que son équipage, faible par le nombre, est fort par la volonté, l'intelligence et l'ensemble.

— Le cap au sud!

— Nous y voilà!... Décidément, nous allons à Alger! A demain donc, messieurs; le jour apportera la terre!

Je dormis bien, malgré le roulis, qui, dans mon étroite couchette, me tournait de droite à gauche et me retournait de gauche à droite, comme dans le berceau où il n'est pas attaché roule l'enfant que sa nourrice agite trop brusquement.

Le lendemain matin, la brise durant encore, mais sans violence, nous étions à environ sept lieues de la côte, que nous apercevions très bien. Il était à peine quatre heures et demie; nous étions tous sur le pont, inquiets encore des ordres qui pouvaient nous être donnés.

C'était dimanche: les équipages des bâtimens de guerre passèrent l'inspection accoutumée; ce que les batteries des tambours et les musiques des régimens embarqués nous apprirent vers midi. La musique à la mer! beau! très beau! Des sons qui se promènent sur la lame, se perdent pour un instant dans le fond des vallées qui séparent les flots, puis remontent sur la crête des vagues, glissent encore, et s'échappent ainsi, affaiblis, d'écho en écho, jusqu'à ce que la voix de l'Océan y domine! Une harmonie créée, douce ou guerrière, fière ou tendre, se superposant à une autre harmonie toujours grave et

Débarquement de l'armée française à Sidi-Ferruch



un peu sourde, toujours mélancolique, celle qui résulte du bruisant accord de la mer et du vent! C'est vraiment délicieux! Pendant toute notre traversée, nous eûmes pour voisin, à un quart de lieue sous le vent, le gros trois-mâts *les Trois-Frères*, qui portait un bataillon avec un drapeau, un colonel et un état-major; la musique avait suivi le drapeau et le colonel, et chaque jour, à l'heure du dîner, nous fûmes régalez de jolis airs fort bien exécutés. C'était un agréable assaisonnement pour les mets que nous préparait assez médiocrement, parfois, notre digne cuisinier don Juan, vieux marmiton échappé il y a bien cinquante ans de la maison de quelque hidalgo de Séville ou de Grenade, et qui, depuis qu'il court les océans, a un peu oublié les bons principes. Ce jour-là, les musiques ne s'en tinrent pas aux petits airs d'opéra-comique; elles jouèrent des marches au rythme pressant: on voyait la côte; on courait sur Alger au pas de charge, c'est-à-dire les perroquets dehors! Alors nous n'avions pas la *Marseillaise*! ce doit être un morceau sublime à la mer que la *Marseillaise* de Rouget-Delisle!

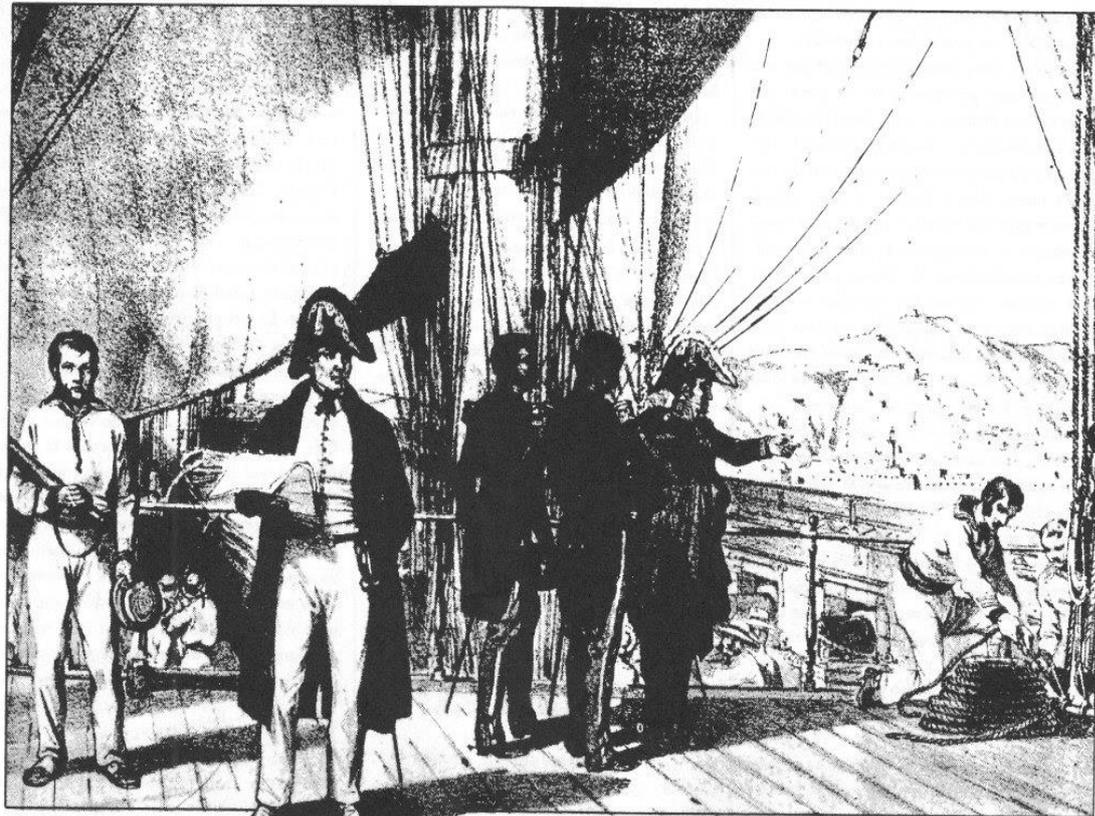
Des pavillons se déployaient sur la dunette de la *Provence*. Qu'est-ce encore? Le cœur nous battit avec violence. Vite les longues-vues et le livre de la tactique! N'allons pas nous tromper; cherchons bien!

— Ordre aux bâtiments du convoi de se tenir au vent. — Ordre aux bâtiments de guerre de faire le branle-bas de combat, et de se préparer à combattre.

Enfin!.... Ce fut un moment de grande joie! Nous entendîmes des cris témoignant sans équivoque le plaisir que la nouvelle causait à tout le monde. Nous n'avions pas de branle-bas à faire, nous, pauvre petit bâtiment de transport, armé de deux innocents canons, propres seulement à faire entendre un bruit de détresse ou à saluer un pavillon étranger. Nous étions au vent d'Alger, à peu près dans la direction du cap Matifou; nous continuâmes à nous tenir dans cette direction-là, luttant contre le courant, qui allait assez vite de l'est à l'ouest. La figure de la côte m'occupait beaucoup; j'étais allé m'asseoir sur le beaupré pour l'examiner tout à mon aise. Devant nous s'ouvrait une large baie, assez profonde, encadrée de collines peu élevées; à la droite de cette baie se dessinait, sur la croupe d'une montagne, un triangle blanc, dont la base large était à la mer, et dont le sommet semblait accroché, par un gros clou de marbre, au plateau qui couronne cette élévation. Le triangle, c'était Alger, éclairé par les rayons d'un soleil brillant; Alger, qui, vu de loin, a l'air du grand soc de la barque d'un pêcheur, qu'au retour de sa promenade au large le marin a étendu sur le penchant de la dune pour le faire sécher: le clou de marbre, c'était le Château de l'Empereur.

Ma lunette ne pouvait quitter cette masse de maisons vêtues de robes blanches, au milieu desquelles s'élevaient des mosquées, et qu'une ligne de gros forts défendait par en-haut et à droite. Mon rêve se réalisait donc! je voyais donc une ville de l'Orient! mais j'en étais trop loin encore.

Hâte-toi, *Federico*! toi qui fais si bien la corvette quand tu veux; va plus vite maintenant! porte-moi sous la Cité Guerrière, comme elle s'appelle, cette vaniteuse, qui dans quelques jours, sans doute, aura changé de nom! Tu fends la mer avec trop de ménagement; que crains-tu? Mouille ta figure d'écume fraîche! fais jaillir



A bord du navire amiral devant Alger, l'amiral Duperré, à gauche, et le général de Bourmont, à droite.

l'eau sur tes deux joues, au risque de m'en couvrir! Ne sens-tu pas que j'ai hâte de voir en détail ces rues, cette Casaba, ces fortifications, que l'éloignement me voile à demi?

Le *Federico* marchait bien, et nous approchions. L'armée, en bon ordre sur trois lignes, avait laissé arriver; elle se dirigeait vers la baie de Torre-Chica, où l'amiral allait mouiller. Nous vîmes un bâtiment demander à chasser l'ennemi. Quel ennemi? est-ce un de nos pirates fantastiques? Non, ce sera quelque bâtiment qu'on aura aperçu sous la terre, et qu'on veut reconnaître. *L'Astrolabe*, car c'est elle qui avait fait cette demande, se couvrit aussitôt de voiles, et M. de Verninac, son capitaine (celui qui est aujourd'hui dans le Nil rapportant les obélisques de Luxor), crut peut-être, pendant quelques minutes, avoir le plaisir d'un combat: il n'en fut rien. A dix heures et quart, nous entendîmes un coup de canon; c'était un signal que faisait la corvette *la Créole*, sur laquelle M. Hugon avait arboré son enseigne de commandement du convoi. On ordonnait aux bâtiments de transport de se rallier. Une heure plus tard, le convoi se dirigea à l'ouest d'Alger, laissant arriver pour aller rejoindre l'escadre. La mer changea de couleur, parce que nous approchions beaucoup de terre; elle passa de ce bleu, dont la teinte foncée indique la profondeur des eaux, au vert clair. La brise, qui avait été fraîche toute la matinée, commençait à mollir.

Nous fûmes en panne, et j'eus le loisir d'étudier la ville, qui était un peu encore à notre droite, et les environs, qui me semblèrent d'un pittoresque tout particulier. Devant nous, bien loin derrière la ligne des hauteurs qui bordent la baie d'Alger, étaient deux hautes montagnes, les premiers points de la terre que, huit heures auparavant, nous avions distingués; ces montagnes, je ne sais pas leurs noms. Mon camarade, M. Aubry-Baillet, qui avait croisé long-temps devant la ville, bloquée par MM. Colet et

Lahrettonnière, me les désigna par les lettres A et B; c'était par ces seules indications qu'elles étaient connues alors de nos officiers. Je crois qu'elles appartiennent à la chaîne du petit Atlas; elles paraissent être, à douze ou quinze milles de la mer. Je dessinai, comme je puis dessiner maintenant, hélas! la montagne B: son profil ressemble à la tête d'un géant couché, le casque au front, ainsi qu'on voit des guerriers du moyen âge étendus sur leurs tombeaux. Je fis remarquer cela à un de nos passagers, en lui disant: « Voyez-vous, c'est un des Romains restés sur les rives de Carthage. » Mon homme me regarda, et se prit à rire en se moquant de moi; sans doute, il avait raison. La montagne B n'a peut-être que dans mon imagination la figure d'un guerrier gigantesque, et j'aurai eu là une hallucination classique. Dans le moment, je n'en serais pas convenu; cette idée me plaisait. L'approche de la terre africaine me rendait fou, et mon compagnon de voyage, qui ne voyait là qu'une montagne ordinaire, qui ne se souvenait pas de Carthage et ne se souciait guère des Romains, me paraissait l'être le plus froidement prosaïque du monde. Derrière les montagnes A et B, je vis avec admiration le sommet de l'Atlas brillant comme un diamant dans le ciel. J'avais eu jadis un plaisir analogue, quand, des hauteurs de la Croix-Rouge, à Lyon, je fus frappé pour la première fois de la vue du Mont-Blanc, et que, pour la première fois, je pus être remué par cet aspect; mais l'Atlas, c'était bien autre chose que le Mont-Blanc! Au reste, je n'eus garde de le montrer à mon passager positif, qui, apercevant de loin cette aiguille de glace, sur laquelle tourne le ciel bouillant de l'Afrique, se serait enveloppé dans son manteau, et m'aurait dit: « Cela fait froid! »

Nous nous remîmes en route à une heure après midi; on venait de nous signaler de nous préparer à aller au mouillage. Nous courions grand largue, tribord-amures, c'est-à-dire recevant le

vent par la droite et par-derrière; nous fûmes bientôt tout-à-fait sous Alger, à quatre milles environ, et dans nos longues-vues nous pûmes très bien reconnaître l'armement des forts. Tout le long de la côte, nous vîmes des batteries, des maisons de campagne d'une jolie apparence, des bouquets de bois, des tentes en petit nombre, et près d'elles, se promenant, des Arabes au bournous blanc. Je n'ai pas besoin de dire qu'auprès de ces tentes je cherchai de tous mes yeux les chameaux qui nous avaient été promis; je n'en vis qu'un ou deux, encore je n'en suis pas bien sûr. Cela me fit une peine indicible. Plus près de Torre-Chica, dans une petite plaine, j'en découvris un, et cette fois je ne me trompais pas; il était à quelques pas d'un groupe d'Arabes placés là en sentinelles avancées. Il se promenait tranquillement sans s'occuper de notre arrivée, broutant ainsi que l'âne philosophe de La Fontaine, et ne s'inquiétant guère à qui il appartendrait le lendemain.

Les Bédouins et les chameaux n'excitèrent pas seuls ma curiosité; près de terre était un brig de guerre anglais, qui s'était mis en panne pour nous regarder passer. Que venait-il faire là? Était-ce seulement un marin qui jouissait d'un spectacle qu'on voit rarement, quatre cents voiles réunies, quatre cents bâtiments de différentes grandeurs et de différentes formes? N'était-ce pas plutôt un émissaire venu pour savoir si, en effet, la France oserait attaquer la ville d'Hussein-Pacha, et si, dans cette entreprise, elle serait plus heureuse que lord Exmouth? Roulant d'un bord sur l'autre, légèrement soulevé par la mer, ce petit navire avait l'air d'un goéland qui guette le poisson dont il dînera, ou encore, avec ses huniers en croix, on l'aurait pris pour un railleur qui, les bras croisés, les jambes écartées, se balançant sur ses deux hanches, rit en vous lorgnant. La présence de ce brig nous contraria; je dois dire pourtant qu'en quittant Toulon, nous avions cru trouver plus qu'un

brig anglais, et que nous fûmes très heureux de ne pas faire une plus fâcheuse rencontre.

La petite tour (Torre-Chica) n'était pas loin de nous; nous gouvernions sur ce point, que nous devions doubler. A deux heures et demie, une canonnade s'était fait entendre dans la baie où nous allions mouiller; les trois quarts de l'escadre étaient déjà à l'ancre, et nous crûmes qu'un engagement vif allait signaler cette soirée et amener le débarquement pendant la nuit. C'était peu de chose; les Turcs, pour assurer leur pavillon, avaient tiré quelques coups de canon auxquels on avait riposté, et lancé deux ou trois bombes, dont une avait éclaté au-dessus du vaisseau le *Breslaw*, et blessé d'un de ses éclats le matelot Jacquin, qui boîte peut-être encore. Quand nous approchâmes de la baie de Sidy-el-Ferruch, nous eûmes un magnifique coup d'œil: tous les bâtimens de guerre étaient à leur poste de combat, mouillés sur une rade vaste, ouverte, calme au moment où ils venaient d'y entrer, mais qui dans une heure pouvait être si agitée, si dangereuse. — Elle le fut terriblement deux jours après! — Chacun d'eux portait un pavillon blanc devant et derrière, moins assurément parce que c'était dimanche que parce qu'on était en face de l'ennemi; à la tête de son grand mât, chaque navire laissait flotter le pavillon et la flamme de couleur qui servaient à le faire reconnaître; comme un soldat arbore les couleurs de sa compagnie et le numéro de son régiment au sommet de son schako. Cette espèce de pavoisement était d'un merveilleux effet; le rouge, le jaune, le blanc et le bleu de ces enseignes, chatoyant et se mêlant en l'air, attiraient agréablement la vue, et donnaient un aspect de fête à la rade.

Un peu avant que nous entrassions pour aller chercher notre mouillage, une embarcation de la *Créole*, portant notre camarade et ami M. Guillois, adjudant du commandant Hugon, vint nous dire d'aller jeter l'ancre entre la terre du sud et les bâtimens de guerre. Cet ordre avait de quoi nous surprendre, car nous ne comprenions pas comment on allait exposer des navires sans défense au feu des batteries que les Turcs pouvaient démasquer d'un moment à l'autre, et qu'ils avaient cachées, sans doute, tout le long de la côte, derrière les broussailles que nous voyions. Le convoi obéit cependant, ainsi qu'il devait faire; et à sept heures, nos ancres entraînant leurs chaînes, qui froissaient dans un frottement rapide et bruyant le passage des écueils, nous fûmes fixés dans la baie de Sidy-el-Ferruch. A côté de nous était le vaisseau le *Trident*; derrière, nous avions la *Créole*, et sur notre avant se trouvaient les bombardes l'*Achéron* et le *Vésuve*.

M. Aubry-Bailleul, qui commandait une des petites subdivisions du convoi, avait fait mouiller tous ses italiens, porte-chevaux comme nous, à la distance de sa parole.

Déjà les chaloupes, les chalands, bateaux-plats qu'on avait construits à Toulon pour le débarquement, et les grands canots, étaient à la mer; déjà de plusieurs vaisseaux y étaient descendues les troupes de la division d'avant-garde, le sac au dos, le fusil à la main, la coiffe de toile blanche sur le schako. Une partie du matériel était disposée aussi à aller à terre. Ces préliminaires n'eurent pas de suite; les soldats remontrèrent se déséquiper, et le débarquement fut remis au lendemain matin. J'ai entendu reprocher à M. de Bourmont de n'avoir pas, dès le 13 au soir, pris le poste de la Torre-Chica pour faire un point d'appui au débarquement; je ne suis pas assez bon militaire pour prononcer sur le mérite de cette critique. Ce que je sais, c'est que cette imprévoyance n'eut point de conséquences fâcheuses; les Turcs nous laissèrent fort tranquilles.

La soirée était superbe; le soleil se coucha au milieu de splendeurs qui sont inconnues à nos climats tempérés. L'azur du ciel se teignit de rouge; et ce violet, mêlé à de larges bandes d'or dans lesquelles s'enchaînaient quelques petits nuages reflétés de pourpre et d'orangé, fit place à la teinte verte la plus délicate, la plus transparente; puis tout cela disparut, et sur l'indigo de la coupole immense d'où, par gouttes imperceptibles, impalpables, mais cependant nombreuses et pressées, tombait une rosée froide et pénétrante, la nuit sema des millions de brillantes étoiles, que je contemplai avec un bonheur d'enfant. Je compris alors tout ce qu'il y avait eu pour moi jusque-là d'inintelligible dans la poésie de l'Orient, et je regrettai de n'être ni peintre ni poète; car je sentis qu'il me manquait un instrument pour rendre jamais ce dernier tableau d'une des plus belles journées que j'aie encore rencontrées dans ma vie, qui n'a pourtant pas été sans hasards, sans émotions, sans jouissances pittoresques.

La nuit fut longue, bien que nous ne l'eussions commencée que fort tard; à quatre heures, elle était finie. J'avais eu le cauchemar: l'Afrique m'avait pris au cœur et au cerveau; l'Atlas, Alger, la côte, l'escadre manœuvrant, l'escadre au mouillage, le soleil couchant, les feux étincelans des étoiles, les Bédouins, le brig anglais, les chaucaux, et enfin deux fantômes qui passaient sans cesse au grand trot dans mon rêve, deux Arabes enveloppés de leurs manteaux blancs, montés sur des chevaux noirs, petits, et

vifs comme la balle d'un pistolet, qui, à l'heure du crépuscule, avaient apparu sur le sable du rivage, que nous avions vus tous, et qui m'avaient fait l'effet d'une fascination magique, tout cela, confusément reproduit, avait pesé sur mon sommeil. Un coup de canon me réveilla tout-à-fait; depuis une heure le débarquement des troupes s'opérait. La fortune se déclara pour la France; aucun accident ne troubla cette grande et difficile opération, dont nos marins s'acquittèrent avec un zèle, une intelligence, qu'on ne saurait s'imaginer quand on n'a pas été là pour les apprécier. Le ciel pur, la mer calme, l'activité des matelots, l'ardeur des soldats, quelques pièces de canon seulement pour s'opposer à notre prise de possession des avant-postes de la Régence, et en moins de douze heures ce fut une affaire finie. Après les hommes, les chevaux et le matériel. Avant la fin de la journée, deux cents chevaux couraient sur la grève, heureux de ressaisir la terre, et de rendre à leurs jambes, roidies par la fatigue et le roulis, un peu d'élasticité et de vigueur: on aurait dit, à les voir emporter leurs conducteurs, qu'ils sentaient que cette terre sur laquelle on les amenait était celle des coursiers rapides. Outre les chevaux, un parc considérable d'artillerie, des munitions, des objets de campement, les baraques pour les boulangers, les ambulances, que sais-je? Si bien que le 15 juin, à midi, la ville de Torre-Chica, dont presque toutes les maisons étaient de petits abris de feuillage, avait des rues, des places, des quartiers, et déjà une ligne de fortifications presque achevée. J'avais mis le pied sur le plateau de Sidy-el-Ferruch quand il était encore orné de ses hauts aloës, de ses épaisses raquettes, de quelques gros térébinthes; la hache du sapeur changea tout cet aspect deux heures après: il ne resta debout qu'un ou deux arbres au pied du quartier-général, et un palmier à la porte de la tente de M. l'intendant-général Dénicé.

La guerre avait commencé à l'heure du débarquement; nos soldats et nos officiers y furent d'une bravoure remarquable. Le général Berthezène y mérita l'estime de toute l'armée. M. de Bourmont eut le malheur d'y perdre un de ses fils, jeune homme aimé de tous ceux qui le connaissaient. Le bulletin dans lequel le général en chef, le père, raconte cet événement cruel est assurément le plus beau morceau de style auquel ait donné lieu cette campagne si remarquable. On a presque honte d'avoir écrit quelques pages sur l'expédition d'Alger, quand on se rappelle ces dix lignes admirables de sensibilité et de convenance dans la douleur.

A. JAL.



Entrée de l'armée française dans Alger

LE CONSTITUTIONNEL

Notre habituelle page de la rubrique "Document" compte - dans ce numéro 12 des "Bahuts du Rhumel" - six feuillets.

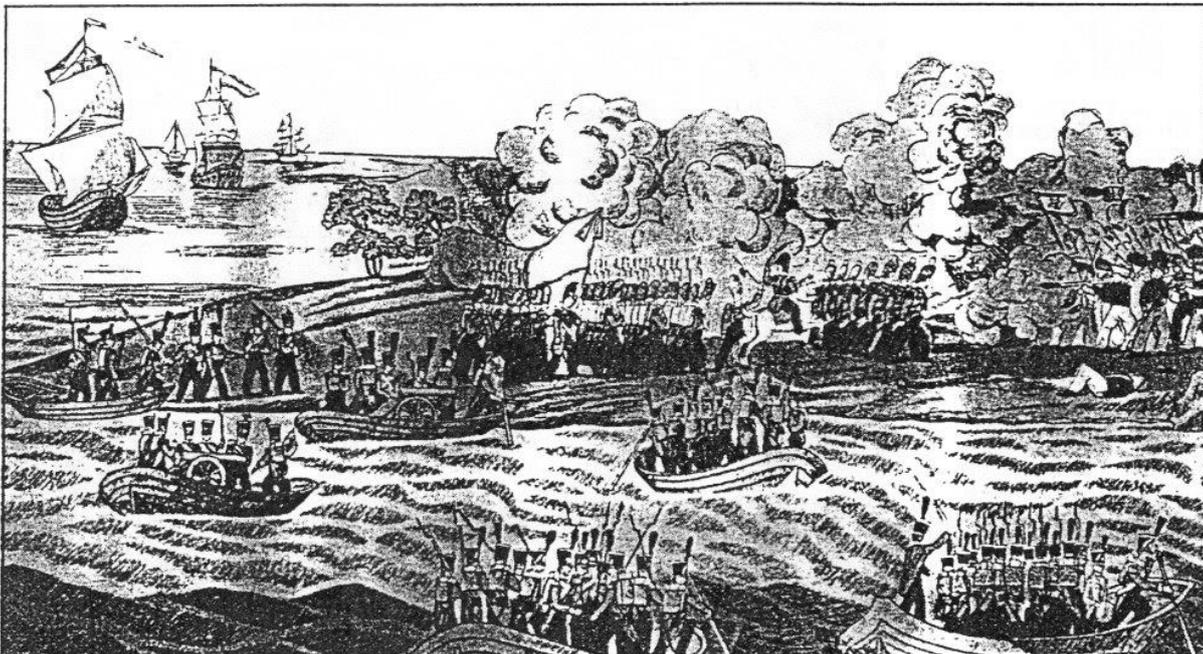
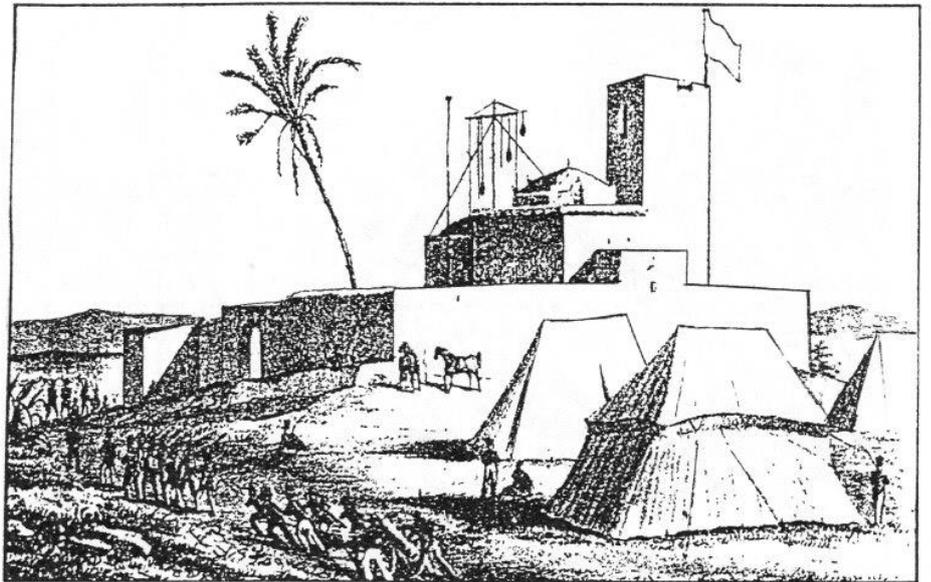
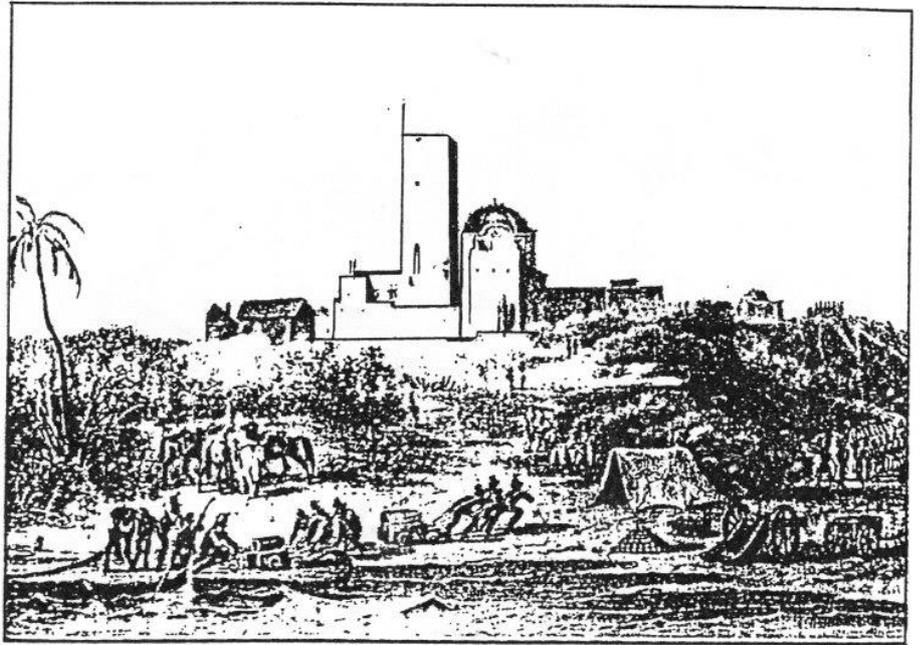
La partie rédactionnelle nous vient de Jean-Paul Bourgouin, ancien élève du lycée de Tunis, devenu membre de notre Amicale dès sa fondation, que nous remercions de sa collaboration.

Il a retrouvé, dans ses archives familiales, un texte d'Augustin Jal - ascendant de son épouse - paru, en 1830, dans le journal "Le Constitutionnel".

L'auteur, ancien officier de marine, avait dû démissionner de la Royale en raison de ses sentiments bonapartistes. Ayant le goût d'écrire, il devint collaborateur de diverses publications, et c'est comme envoyé spécial du "Constitutionnel" qu'il accompagna l'expédition française en route pour Alger, en 1830.

Pour rester quelque peu fidèles à cette époque, nous avons tenté de traiter les lignes d'Augustin Jal dans le style d'une publication, au temps où la royauté vivait ses dernières heures. L'iconographie - fournie surtout par des photocopies - n'est pas toujours à la hauteur du texte.

B.R.



En haut : la Torre Chica où s'installa le quartier général du corps expéditionnaire.

Ci-dessus : la mosquée de Sidi Ferruch, sur laquelle fut installé le télégraphe permettant de correspondre avec la flotte ancrée dans la baie.

Ci-contre : le débarquement sur la plage de Sidi Ferruch... vu par l'imagerie populaire.



Ci-contre :
l'entrée des
troupes
françaises
dans Alger.

Ci-dessous :
le Bey et sa cour
quittent Alger,
pour
s'embarquer
sur la frégate
" Jeanne d'Arc ".

DEUIL

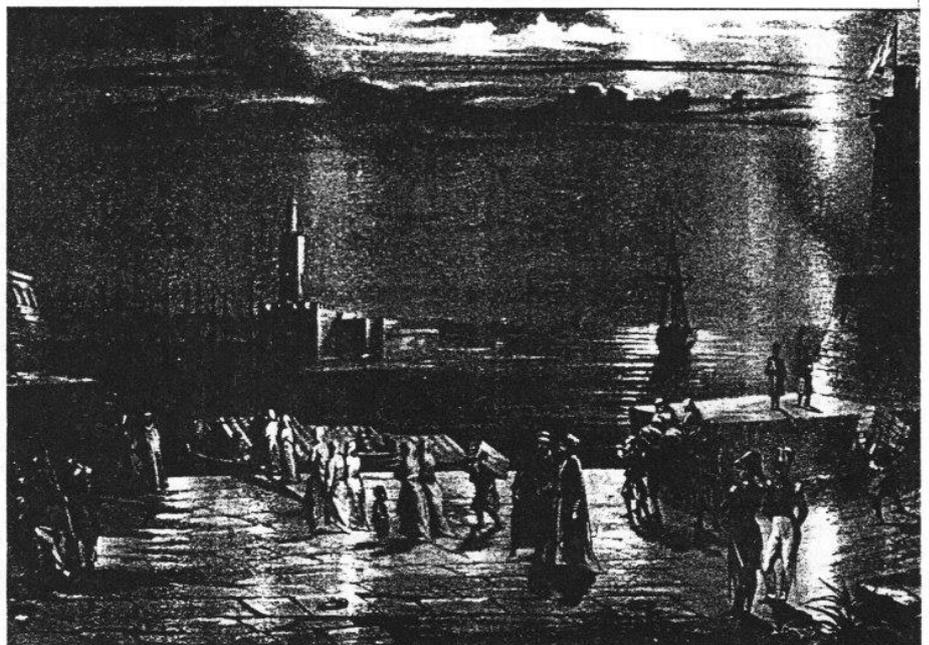
DEUX LETTRES DE M. DE BOURMONT

● Sidi Kalef, 25 juin 1830

Un seul officier a été blessé dangereusement ; c'est le second des quatre fils qui m'ont suivi en Afrique. J'ai l'espoir qu'il vivra pour consacrer son dévouement au roi et à la patrie.

● La Casauba, 8 juillet 1830

La plupart des pères de ceux qui ont versé leur sang pour le roi et la patrie seront plus heureux que moi : le second de mes fils avait reçu une blessure grave, dans le combat du 24 ; lorsque je l'annonçai à Votre Excellence, j'étais plein d'espoir de le conserver : cet espoir a été trompé, il vient de succomber. L'Armée perd un brave soldat ; je pleure un excellent fils.



DES TIMBRES, DES CHIFFRES ET DES LETTRES

Entre 1849 - année de leur première mise en service en France - et 1924, les timbres de la Métropole ont également servi à l'affranchissement du courrier en provenance de l'Algérie.

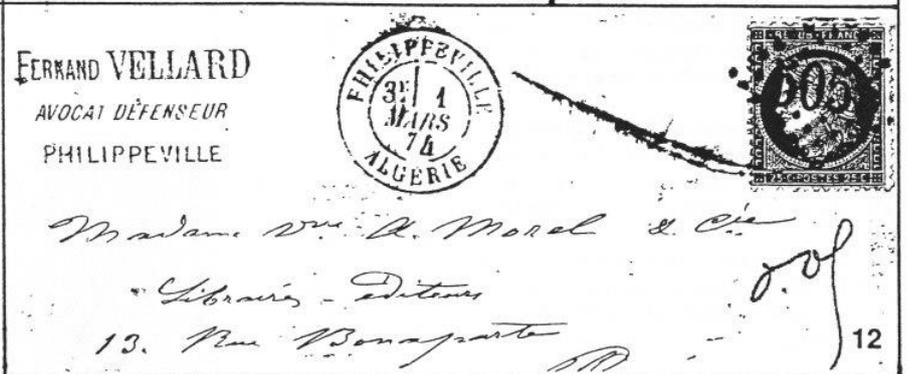
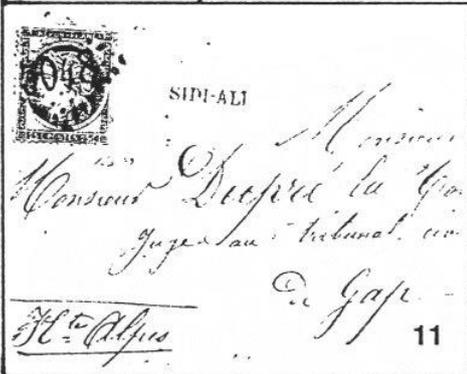
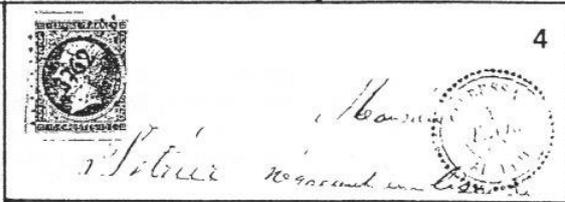
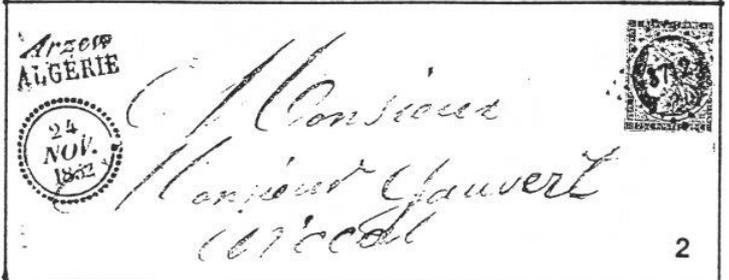
Avant que ne soit généralisé - en 1876 - l'emploi du cachet à date, les timbres recevaient une oblitération spécifique de type "lozange à petits chiffres" à laquelle a succédé - en 1863 - mais sans, pour autant, la supprimer, une oblitération de type "lozange à gros chiffres".

Cette spécificité était assurée par un nombre.

Ainsi, 83 bureaux de Poste d'Algérie se virent attribuer, dans la nomenclature des petits chiffres, un numéro qui fut compris entre 3710 - réservé à Alger - et 4448 (illustrations 1 à 6).

De la même manière, 156 bureaux reçurent - dans la nomenclature des gros chiffres - un numéro compris entre 5000, réservé à A-boukir, et 5177 (illustrations de 7 à 12).

Jean-Dominique FOATA





LA ROUTE

La route est critiquée...en étant surveillée,
Pour la circulation et les encombrements,
Ceux-ci occasionnant à longueur de journée
Des mouvements d'humeur, sinon des accidents.

Mais aux gens trop pressés laissons donc l'autoroute;
Ils pourront parcourir sans arrière-pensée
Un long kilométrage; alors sans aucun doute,
Ils devront se méfier de la maréchaussée.

Revenons à la route et sa belle avenue,
Se terminant parfois au bas d'une montagne.
Malgré tous les cahots, car peu entretenue
Elle attire et apprend à aimer la campagne.

Récente ou plus ancienne, à chacune une histoire,
Car ayant vu passer en multiples régions,
Sinon la diligencé et quelque échappatoire,
Tous ceux qui redoutaient la loi et ses légions.

Mais la route est aussi la longue promenade,
A pied ou en voiture, et toujours lentement,
De celui qui recherche une vie en nomade,
Oubliant ses soucis et tout autre tourment.

Parcourant ces chemins qui sont peu fréquentés,
On peut tout à loisir admirer la nature
Et de plus découvrir sans qu'il soit recherchés,
Des aspects méconnus de notre agriculture.

C'est la végétation qui suivant les saisons
S'étiolé avec le froid; retrouvant la vigueur
Aux rayons du soleil chauffant les frondaisons,
Qui n'ont pu de l'hiver supporter la rigueur.

Mais la route ombragée, étant peu monotone,
Le feuillage à chaque arbre est d'une autre couleur
Et surtout quand ce sont les premiers jours d'automne
La forêt est alors dans toute sa splendeur.

D'ailleurs la route étroite, et souvent sinueuse,
Donne un goût d'aventure à bien des conducteurs,
Puisqu'après le tournant, c'est une autostoppeuse
Qui attend patiemment un de ses bienfaiteurs.

Ainsi donc choisissez pour votre itinéraire
La route nationale ou départementale,
Et partez en congé sans être téméraire,
Vous trouverez alors qu'elle est sentimentale.

LES TEMPS ROSES

Après avoir trempé dans toutes les écumes
Du farouche océan des humaines douleurs,
L'âme, même fanée au souffle des malheurs,
Sourit aux jours heureux qu'ensemble nous vécûmes...

Lumineux, au-dessus des souvenirs amers
Pareil à l'Oiseau bleu qu'un rayon d'or caresse,
Plane le souvenir de la folle jeunesse
Comme un astre lointain brille au-dessus des mers...

Les haines, les rancœurs fondent comme une brume
Sous les rayons puissants du vieux soleil vainqueur
Et l'on sent je ne sais quel renouveau du cœur,
Et l'œil le plus éteint, heureux soudain s'allume.

Pâles plaisirs, soucis que l'on croyait enfouis
Dans l'éternel oubli qui soudain se réveillent...
Et tout cela s'envole et fait un bruit d'abeilles
Et nous nous étonnons d'en avoir si peu joui...

Classes de grec, de math, de latin, de grammaire
Ressurgissent soudain et nous y confrontons
Racine avec Boileau, Virgile avec Platon,
Et du fond de l'Hellas surgit le vieil Homère...

Esopé, Horace, Eschyle, Ovide et Ciceron
Villon, Ronsard, Rousseau, Corneille avec Voltaire...
Luxalos les a tous rassemblés sur la terre...
Et tous semblent chanter l'ode d'Anacréon...

Avec eux, confondus en ces Champs Elysées
Tous nos vieux professeurs et nos pions anciens
Calmes, semblent sourire aux souvenirs païens
Déployant à nos yeux leurs ailes irisées...

Les essaims lumineux des souvenirs lointains
Passent sur cet écran que le Rêve colore
Beaux comme un chant d'amour de Pétrarque à sa Laure,
Fondus en un pastel sublime aux tons éteints.

Et dans le fond de l'âme où les souvenirs meurent,
Ceux-là vivent, intacts au sein du lourd passé,
Car ils sont la Jeunesse Eternelle et tressés
De mille petits riens lumineux qui demeurent...

B. STEPHANOPOLI



Ces quelques vers écrits, par un Ancien Elève du Lycée d'Aumale,
au Président démissionnaire....

"Il est venu pour vous le temps
Le temps heureux que l'on attend
Celui qu'on espère à vingt ans
Et vers lequel chacun tend.

Inutile de presser le pas
Pour vous le temps ne compte pas
Inutile aussi le compas
La nature dévoile ses appâts.

Regarder le printemps s'éveiller
Profiter du temps ensoleillé
Ecouter la source en pointillé
Sans avoir l'heure à surveiller

Voir dans le prisme d'un cristal
L'éclat lumineux et vital
Entendre le trille sentimental
Ce sera pour vous capital.

Alors, peut-être qu'un peu de temps
Vous restera de temps en temps
Pour penser à nous à l'instant
Où vous vivrez votre printemps.

Marjan MONTI

Auteur

Membre de la Société des Gens de Lettres
Médaille d'Or des Compagnons du Cercle International
de la Pensée et des Arts Français

in WHO'S WHO in International Art 89/90

11, rue de la Lande -44800 SAUTRON --tél. 40.63.79.58

C A R N E T

Nous avons enregistré avec émotion et avec une grande tristesse le décès de notre Ami et Condisciple

César VICAIRE

à TOULOUSE le 25 Octobre 1995 à l'âge de 82 ans.

Grande famille de Pionniers de la région de CONSTANTINE (SIGUS), Ancien Lycée d'Aumale, Epoux de Marie née FRANGOLACCI.

-le décès de notre Ami et Condisciple

Maître Pierre BIANCO-BRUN

Avocat

à BORDEAUX le 24 Décembre 1995 à l'âge de 70 ans

Vieille famille constantinoise, Epoux de Maître Muriel ODIN BIANCO-BRUN, Avocat, 33, rue des Ayres, BORDEAUX,

-le décès de notre Ami et Condisciple

André MERCURI

Agriculteur de la région de CONSTANTINE (CHATEAUDUN du RHUMEL),

décédé à LA GARDE (VAR) le 6 Janvier 1996, à l'âge de 81 ans,

Epoux d'Alice née ARTUSI, apparenté aux familles MAZZUCA et PONS-HERMANT

-le décès du

Chef d'Escadron de Gendarmerie

Robert DENIS

Chevalier de la Légion d'Honneur

Médaille de la Valeur Militaire

Croix de Guerre

né à GUELMA, Ancien du Lycée de CONSTANTINE, décédé à STRASBOURG le 21 Février 1996, à l'âge de 77 ans. La sonnerie "Aux Morts" fut exécutée par un clairon du 152ème R.I. de COLMAR, (Régiment qu'avait commandé le Général FONLUPT, père de notre Ami et Condisciple, le Colonel Max FONLUPT)

-le décès de

Madame Marcelle FARGEIX

le 11 Avril 1996, à l'âge de 95 ans, à SAINT GERVAIS d'AUVERGNE
(PUY de DÔME), Professeur d'Anglais aux Lycées de CONSTANTINI

Madame FARGEIX était la Veuve de notre Professeur d'Anglais, Monsieur Paul FARGEIX, Agrégé de l'Université et Parents de Madame RUTTERFORD, Professeur de Français en Grande-Bretagne.

Madame FARGEIX nous avait fait apprendre en 1938 ce poème dont je me rappelle les quatre premiers vers :

"No longer mourn for me when I am dead,
Than you shall hear the surly bell,
Give warning to the world that I am fled,
From this vile world, with vilest worms to dwell.."

De qui était ce poème, voir Carpentier et Fialip de cette année-là..

Aux familles éprouvées, nous renouvelons nos
vives condoléances, et l'expression de nos très fidèles amitiés.



Michel SADELER
Le Chenonceaux III
Boulevard de Paris
83200 TOULON - Tél. 94 24 39 12